

venaison. En en offrant au maréchal de Bretagne, Gilles dit : Arthur, ne me refuse pas, car ce plat deviendra rare ici, si toutes nos chasses ressemblent à celle d'aujourd'hui.

— Seigneur, répondit Montauban, nous ne serons pas toujours aussi malheureux que ce matin. Plusieurs de vos vassaux m'ont assuré que vos forêts contenaient beaucoup de cerfs et de chevreuils.

— *Mes forêts*, répartit avec amertume le prince, est-ce par ironie que vous vous servez de ce mot ? Quelques bouquets de bois, voilà les forêts que mon frère, *votre maître*, me laisse. Et en supposant qu'il y eût quelques cerfs dans ce bois, comment pourrais-je chasser ? ces poteaux aux armes d'Anjou ne me cernent-ils pas de toutes parts ?

— Mais le prince de Bretagne n'aurait qu'à dire un mot, ajouta le maréchal, et une permission de chasse sur les domaines d'Anjou suivrait de près son désir.

— Un prince de Bretagne aime à accorder ce qu'on lui demande ; mais il lui faut du temps pour se résigner à solliciter. Maréchal, vous pouvez dire au duc, mon frère, que je ne suis pas encore descendu jusque-là.

— Le duc, mon maître, est convaincu d'avance que le prince Gilles ne descendra jamais au-dessous de son rang.

— Par saint Yves, si je ne déchois pas, ce ne sera pas à lui que je le devrai. S'il avait pu me déshériter des sentiments que je tiens de mon père, comme il a su me déshériter de l'apanage qui aurait dû me revenir, je serais aujourd'hui indigne de moi, et peut-être digne de lui.